

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph ACKERMANN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 120-123

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique

10 Septembre. — Je jouissais en paix... et sans doute, pour moi, ces vacances allaient se terminer tranquillement, sans une de ces secousses qui impriment, dans la suite des souvenirs, une trace plus profonde. Heureux de n'avoir rien à faire qu'à rêver, je songeais que, vraiment, je serais bien embarrassé si quelque personne curieuse me demandait des détails sur mon existence. Rien de saillant, rien... ; mais ce rien me laissait une telle impression de douceur et de paisible jouissance, que je ne me sentais pas du tout plongé dans le néant. J'étais simplement, paresseusement heureux. Une seule chose me causait une joie définie : recevoir des nouvelles des amis, voire de quelques indulgents supérieurs : trois distributions par jour, trois instants où je désirais davantage et où j'étais souvent déçu ! Je puis bien le dire dans une chronique, il n'y a rien là du journal intime ; je jurerais que vous avez tous été dans mon cas.

Donc, ce soir du 10 septembre en question, je guettais avidement le facteur. Le sang courut beaucoup plus vite dans mes veines, quand, sur une adresse, j'eus reconnu une main... (Pour

moi, elle n'avait jusqu'alors écrit qu'à l'encre rouge...) Quelle émotion! Pourtant, pareille aubaine dépassant toute espérance, j'étais un peu mal à l'aise. J'ouvre, je lis, je rougis, pâlis, transpire... Quel embarras! « on » me demandait... une chronique! Une chronique! savez-vous ce que c'est? Mais, c'est raconter en public, à des lecteurs de toutes nuances, très souvent sévères, des faits qu'ils connaissent déjà, qu'ils ont examinés sous tous leurs aspects, c'est, pendant les vacances, faire la chasse à un gibier désespérément rare, qu'il faut, non pas tuer, mais habiller de façon intéressante, si possible originale : une chronique, c'est, quand on débute, succéder à un devancier qui a fait ses preuves, montré de riches talents, qui a été applaudi..., c'est presque vouloir en faire autant ; et quand on ne peut pas?... Une chronique enfin, c'est le malheur subit, qui a fondu sur la fin de mes vacances, qui a détruit et remplacé par de noirs soucis mon paisible bonheur... Refuser? Ah oui! si vous aviez lu la lettre! Et puis, dire non, ce n'est pas anéantir le malheur, c'est le faire dévier, c'est accabler un camarade! Ça, jamais! Je suis donc une victime, pitié...

Finalement, j'ai répondu « oui » et... me voici devant vous, messieurs les juges! Le mot fatal prononcé, j'ai scruté derrière moi, le lointain de mes souvenirs pouvant intéresser mon public ; j'ai dû les bouleverser, comme quand on cherche dans une armoire bien rangée, un objet introuvable. Jugez du résultat, à cette conclusion : « Pourvu qu'on rentre bientôt au collège afin d'y trouver des matériaux ! »

Retournons, si vous le voulez bien, au **28 Août**. — L'Abbaye fête S. Augustin, le patron de l'Ordre des Chanoines réguliers, nos vénérés professeurs, ses émules. C'est une raison suffisante pour que la fête soit belle. Il y en a une autre... Vous rappelez-vous celui qui fut Mathan, le sacrilège, l'infâme, le fourbe Mathan, ministre des abus d'Athalie? Vous souvient-il qu'il portait la tiare de Baal? Eh bien! deux mois de vacances l'ont si bien travaillé, qu'il s'est converti... Mathan a déposé la pourpre, il a rejeté l'or de l'infidèle et il est retourné au culte du vrai Dieu... Et, en ce jour de la S. Augustin, il a revêtu la noire soutane et le blanc rochet, il a pris l'habit de la pénitence et du renoncement en cette chère Abbaye. Qu'elle soit un exemple, la conversion de ce cœur endurci! Léon Dénériaz était hier notre ami, notre camarade, il est aujourd'hui notre « Supérieur », mais toujours notre ami, j'espère ?...

D'autres amis voudront bien recevoir aussi nos vœux et nos félicitations. MM. Michaud et Michelet qui ont fait leur profession solennelle, et MM. Monney, Noverraz et Poncet leur profession simple.

4 Septembre. — Quand le collège, en juillet 1918, lâcha ses prisonniers, le bruit courut que ses cruels geôliers rentre-raient en fonctions le 1^{er} septembre, déjà. Cette perspective assombrissait les vacances, oh, bien légèrement... Entre temps, la gentille grippe qui transforma la terrible dernière « semaine les examens » en une suite de jours agréablement bizarres, devient méchante, elle effraye les « Cerbères » et... nous ne rentrons que le 24 septembre... C'est normal. Je conserve dans un dossier spécial, la carte qui annonce la bonne nouvelle. Ai-je obéi à un pressentiment ?

20 septembre. — Cette fois-ci, on approche de la fin ! Seuls, les collèges valaisans, les imprudents, persistent et vont rouvrir leurs portes le 24. Plus que trois jours, plus d'espoir ! Mélancoliquement, la malle est dépouillée de sa chemise de poussière ; religieusement, le couvercle en est soulevé, comme celui d'un cercueil. C'est donc vrai, on va rentrer. Tant pis, tant mieux... On s'y fait et ce n'est pas la première fois. Pourtant, comme le temps a passé ! Ou voulait faire ceci, on voulait aller là, on voulait lire ce livre, et on n'a rien fait, on est resté chez soi, on n'a lu que deux chapitres. Ah ! si c'était à refaire...

Le soir, c'était à refaire ! Deuxième carte officielle : la rentrée est fixée au 7 octobre.

Dimanche 22. — Echos lointains de la St Maurice, célébrée en grande pompe à l'Abbaye. Mgr Jaquet, archevêque de Salamine, pontifie, et Mgr Colliard, évêque de Lausanne et Genève y prononce un magnifique sermon de circonstance.

Mardi 24. — Les vacances recommencent ! Et l'on suppose : « Si j'étais parti aujourd'hui, je serais maintenant à... j'aurais le cafard... » mais les vacances continuent...

5 Octobre. — Toute bonne chose ne vient jamais seule. Au-jour'd'hui, troisième carte officielle. Oh ! la jolie, l'enviée

collection pour nos neveux ! L'homme surpris une fois, se tient sur ses gardes et nous l'attendions, la carte. Seulement, cette fois, la nouvelle n'est que relativement bonne ! Certains papas, certaines mamans trouvent que leur collégien de fils profite honteusement des vacances, que les refrains de la liberté s'apprennent très vite par cœur. Le fils lui-même est d'accord qu'il ne faut rien exagérer et quand sonnera définitivement la cloche du retour, il fera son petit sacrifice, comme le gourmand renonce à une crème dont il est enfin rassasié. Pour l'instant, il s'incline avec résignation devant la sagesse de ses supérieurs qui prolongent ses vacances.

Quant à moi qui, dans la situation spéciale où me place mon métier de chroniqueur, ai formulé vainement le vœu de la rentrée pour y trouver matière à vous entretenir, voilà que j'ai accompli un petit tour de force : vous ne trouverez ici ni relation de nos joies et de nos douleurs du retour, ni impressions sur les tournures des nouveaux, ni reconstitutions de nos comités locaux, ni croquis automnaux des bois de Lavey, qui en ce moment se nuancent sans nous de leurs teintes délicieusement chaudes et mélancoliques... Ce n'est pas que je sois prétentieux. Mais vous aurez bien l'obligeance de reconnaître à ma chronique le mérite d'une certaine nouveauté.

Joseph ACKERMANN. Phil.